LE RÉVEIL
DE
M. SULEAU,
SUIVI

Du Prospectus *du Journal politique que le Public lui demande.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de L'HOMME SANS PEUR, Rue Caumartin, n°. 17, *bis.*

Et se trouve

Chez GUILLEMARD, Libraire, Quai des Augustins, n°. 41, et chez tous les Marchands de nouveautés.

1791.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

EXTRAIT

*D'une Lettre de Madame la Marquise de *** à M. Suleau, et quelques * fragmens de la réponse de* son bel ami.

J'AI personnellement bien des reproches à vous faire, mon bel ami : depuis deux mois vous m'avez négligée avec une affectation qui ne comporte point d'excuse, puisque vous n'avez pas même daigné prendre la peine d'en faire naître le prétexte. Aussi m'étois-je arrangée pour vous bouder implacablement : mais les intérêts de votre honneur parlent plus haut encore que mon ressentiment, et je ne sais

---

* Nous prenons avec papa Voidel l'engagement de restituer fidelement toutes les lacunes, si madame la marquise a la hardiesse de nous y autoriser. Quant au consentement de notre cher confrere en apostolat, nous nous permettrons de le préjuger. Ce n'est pas même que nous exigions de madame la marquise un pouvoir spécial sur ce beau papier au timbre de la nation ; il suffira qu'elle ait la complaisance de nous faire parvenir assiduement la suite de cette singuliere correspondance, dont le début promet une riche pâture à la curiosité de certains lecteurs, et peut fournir matiere aux réflexions des penseurs. NOTE DE L'ÉDITEUR.

plus qu'oublier mon injure, quand il s'agit de vous donner un avis qui peut sauver votre réputation, que tous nos royalistes prennent plaisir à déchirer, sans que vous vous mettiez le moins du monde en peine d'en ramasser les lambeaux.

Il fut un tems où non contente de faire hautement profession de vous estimer, d'admirer votre courage, je ne me défendois même pas de chérir votre personne ; bien que votre ingratitude ait prodigieusement attiédi ce sentiment dont je tirois vanité ; et malgré qu'il y ait maintenant beaucoup d'imprudence à moi, et même une sorte de ridicule, à me faire votre Dom Quichotte envers et contre tous, cependant je passe ma vie à rompre des lances pour vous, parce que je ne saurois m'accoutumer à vous voir vilipender dans toutes les sociétés, depuis que votre absence laisse le champ libre à tous les oisifs qui calomnient par désœuvrement.

Par quelle fatalité êtes-vous donc réduit à vous justifier, vous, qui nagueres encore étiez si bien établi dans l'opinion de tous les honnêtes gens ? Au vrai, votre conduite devient une énigme insoluble, même pour vos meilleurs amis. Loin d'être capable d'une lâcheté, vous avez toujours mis votre orgueil à outrer

toutes les vertus magnanimes : mais enfin, qu'attendez-vous pour triompher d'imputations injurieuses que votre insouciance accrédite de jour en jour ?

Vous, dont le caractere connu est plus voisin de l'opiniâtreté que du découragement; vous, qu'on étoit ravi de voir se roidir audacieusement contre tous les obstacles ; vous, que la belle et spirituelle Coi.... a nommê le *Chevalier de la Difficulté;* vous, dont on prenoit tant de plaisir à réciter les hauts faits et les gentillesses ; que voulez-vous qu'on pense de votre silence et de votre inaction, quand vous vous arrêtez au beau milieu de la carriere, et qu'il se passe des mois entiers sans qu'on entende citer de vous la plus petite prouesse ?

On s'alarme de vos accointances avec M. de Mirabeau ; on n'augure rien de bon de vos assiduités à la chancellerie; on se demande avec inquiétude ce que vous allez faire chez M. de la Fayette : figurez-vous que vous ne faites pas une démarche qui ne soit épiée, scandaleusement interprêtée, et que celles qui, à mon sens, sont les plus méritoires, donnent lieu aux plus fâcheuses conjectures.

Faut-il ne vous rien dissimuler ? Eh ! bien, on se dit à l'oreille, et bien-tôt on publiera

sur les toits, que vous avez vendu à ce duc d'Orléans le mépris que vous faites succéder à votre acharnement. Moi, qui connois l'inflexibilité de vos principes; moi, qui vous ai tant de fois, et toujours infructueusement, reproché votre excessif dégagement en matiere d'intérêts; moi, qui n'ai jamais pu obtenir de vous, qu'il vous plût de songer à votre fortune en mettant à profit certaines occasions qui ne blessoient point la délicatesse; moi, qu'on a rendue plus d'une fois dépositaire. .

. . . .

. . . .

Je ne puis qu'être indignée de l'injustice, et rire de l'absurdité de leurs suppositions.

Mais enfin ce n'est pas moi que vous avez à persuader : la conviction de votre incorruptibilité me rend inaccessible à toutes les insinuations de la malveillance; mais il est tant de gens pour qui c'est un besoin de recevoir avidement toutes les impressions de la malignité! Et vous-même, ne semblez-vous pas vous complaire à donner de la consistance aux soupçons? Prenez-y garde, la prévention qui vous accuse s'alimente de votre dédain, et je tremble que vous ne deveniez la victime du sentiment d'orgueil et de fierté qui ne vous permet pas de descendre à des éclaircissemens qui

auroient une physionomie d'apologie. Peut-être votre justification est-elle enchaînée par des considérations plus respectables, auxquelles vous avez la générosité de faire le sacrifice momentané de votre honneur : c'est alors qu'il seroit vraiment sublime de braver jusqu'à l'infamie, plutôt que de mettre indiscretement le public dans la confidence de vos motifs. Mais moi, qui ai quelques droits à votre confiance, je ne me paie pas d'une excuse qui seroit injurieuse à ma discrétion ou à mon discernement.

Je suis femme, et par conséquent très-impatiente d'être initiée dans tous les mysteres : si vous avez des secrets qui ne soient pas les vôtres, je respecte à cet égard votre scrupuleuse taciturnité ; mais il y a nécessairement beaucoup de choses sur lesquelles vous pouvez très-innocemment satisfaire ma curiosité.

Je me doute bien qu'en général vous boudez l'aristocratie ; mais cette idée ne me donne pas encore la clef de votre conduite, et ne m'explique pas nettement la monstruosité de certaines relations. Dans mes conjectures particulieres, votre désertion ne ressemble pas mal à la colere d'Achille : mais quel insigne outrage avez-vous donc reçu de ces malheureux aristocrates, dont les infortunes ne sauroient

plus vous émouvoir ? Agamemnon Mauri vous auroit-il ravi quelque Briséis ? . . . . .
. . . .

Persifflez-moi, si cela vous amuse ; riez tant qu'il vous plaira de mes folles imaginations ; mais je vous somme de me répondre gravement sur quelques questions qui mettent jour et nuit ma pauvre tête à la torture, et qui n'ont jamais été si problêmatiques que depuis que tout le monde se mêle de les résoudre.

Qu'est-ce que M. de la Fayette ? que veut-il ? comment finira-t-il ?...

Et ce Mirabeau, qui est le plastron de toutes les invectives, comment se fait-il qu'il soit encore redoutable ? quelle est sa politique ? et que pensez-vous de ses moyens ? ....

Et ce monsieur Barnave, dont la caricature divertit toutes les tavernes de Londres ; quelle est, au vrai, la mesure de ses talens ? ....

Et ce Duport du Tertre, qui fait si bien mouvoir VOTRE GRAND SANCTIONATEUR, comment est-il arrivé là, lui à qui on n'accorde ni esprit, ni connoissances, ni même le talent de l'intrigue ? ....

Et votre duc d'Orléans, qu'en faites-vous ? au fond, que vouloit-il ? et quelle prétention peut-il lui rester ? . . . .

Enfin, donnez-moi une idée juste des grands hommes de la révolution : personne n'a été

plus à portée que vous d'apprécier tous ces gens-là. Sans doute ils n'ont pas tous le même plan : mais en combien de factions divisez-vous tous les potentats qui nous gouvernent? quels sont ceux qui iront à leurs fins ? Dans cette bagarre, que deviendront les castes proscrites ? sont-elles destinées à être la proie des brigands et des assassins ? ou les puissances voisines se ligueront-elles pour arrêter le cours de toutes ces attrocités ? Croyez-vous à la contre-révolution ? Le remede ne seroit-il pas pire que le mal ? Quand et comment finira la captiviré du roi ? le terme n'en sera-t-il pas quelque exécrable catastrophe ? Faut-il fuir cette terre de désolation, et chercher un asyle dans une contrée moins barbare ?

J'ai besoin d'avoir votre avis sur tout cela; c'est-à-dire, qu'après m'avoir toisé tous nos grands faiseurs et tiré leur horoscope, il me faut encore votre pronostic sur le sort qui nous attend; mais songez que lorsque vous m'aurez une fois rassurée, je vous rends responsable des événemens.

Vous reverra-t-on bientôt? Que signifie donc votre soudaine prédilection pour la campagne? Ce goût de solitude contraste avec la manie de célébrité dont autrefois vous paroissiez dévoré : fantaisie, au reste, qu'il seroit

brutal de censurer, puisqu'on lui doit de très-aimables crâneries.

J'apprends par voie indirecte (car vous vous dispensez envers moi, même des égards de la simple politesse) j'apprends donc fortuitement que vous êtes dans un état de convalescence. Savez-vous bien que si je vous aimois encore, et qu'on m'annonçât que vous avez perdu votre grosse santé, cette idée me feroit frissonner? La mort subite de M. de Rulhieres ne paroît pas bien naturelle, et je redouterois pour vous le même sort, que dans leurs principes vous n'avez que trop mérité. Au fait, croyez-vous qu'ils l'ayent empoisonné? Dans un certain monde, cette conjecture ne trouve plus d'incrédule : quant à moi qui ai sondé la profonde perversité de leur systême depuis qu'ils dédaignent de masquer la scélératesse de leurs moyens, l'attrocité des crimes qu'on leur impute est toujours à mes yeux la mesure de la vraisemblance.

Voilà une bien longue épître, mon cher Suleau, et cependant je ne la finis que de lassitude, car il me semble que j'aurois encore beaucoup de questions à vous faire. N'allez pas vous imaginer que ce soit une maniere adroite de renouer avec vous un commerce d'intimité dont votre froideur a détruit tout le prestige.

Les peres de la démagogie ne se lassent pas de nous prêcher *qu'on peut conquérir la liberté, mais que quand on n'a pas sçu la conserver, on ne la recouvre point;* eh! bien, j'ai cela de commun avec leur liberté : mettez toutefois cette différence, que les expédiens dont ces messieurs se sont avisés pour cette fameuse conquête, ne réussiroient pas pour faire la mienne. Il ne peut donc plus exister entre nous que des rapports paisibles d'une innocente amitié et d'une confiance mutuelle. J'avoue que ce me seroit un sacrifice pénible de renoncer à cette fraternelle intelligence. L'intérêt affectueux que je vous conserve ne me permettra jamais de m'isoler de votre bonheur. Vous serez toujours présent à mon esprit, et jamais étranger à mon cœur. Ces sentimens, (dont la non-réciprocité me seroit une privation infiniment douloureuse), me donnent le droit de vous interroger sur vos projets d'établissement.

Quelque carriere que vous embrassiez, vos talens et votre activité vous offrent la perspective d'une considération distinguée et d'une grande fortune : mais encore faut-il que vos travaux qui, jusqu'à présent, n'ont eu qu'un objet d'agrément, soient enfin dirigés vers un but moins désintéressé.

Dernierement on me faisoit craindre que

votre antipathie pour les usurpateurs de l'autorité, et votre répugnance invincible à devenir leur complice, ne vous déterminent à retourner en Amérique. Je ne vous dirai pas à quel point cette menace m'a contristée : mais je puis vous assurer que je verrois dans cette résolution plus de foiblesse et d'égoïsme que de véritable caractere. Et nous autres victimes désignées, qui sommes clouées dans ce malheureux pays par nos propriétés, que deviendrons-nous si tous les gens bien pensans, emportent en fuyant, la seule consolation qui nous reste contre les horreurs de l'anarchie, qui après avoir dévoré nos biens, finit par nous juguler pour étouffer nos plaintes?

Tenez, mon brave, je ne saurois me familiariser avec l'idée de votre départ ; et si je ne me suis pas fait illusion dans le choix de mon ami, il se fera l'effort de me pardonner les torts de distraction dont il s'est rendu coupable envers moi, et reviendra bien vîte jurer à mes pieds de partager mes périls et mes peines;

Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins....

Voilà le serment civique que la générosité et la reconnoissance vous imposent ; celui-là vaut bien le leur : recevez en échange celui que je fais de vivre pour vous aimer : (j'aurois dit autre fois, de vous aimer pour vivre).

P. S. Je n'ai pas le courage de relire mon bavardage. Je ne voulois que vous donner un petit avis amical, mais très-succinct : et voilà que la curiosité, qui est toujours prolixe, et le plaisir de causer avec vous, dont je me suis fait une douce habitude, tout cela m'a entraînée. Je me flatte que vous ne me forcerez pas de me souvenir de vos incivilités, en me faisant une petite réponse bien circonspecte, bien ministérielle.

Vous me disiez un jour que *vous vous asserviriez avec moins de répugnance au métier de forçat, qu'à une profession qui vous condamneroit à avoir de l'esprit tous les jours ;* eh! bien, je vous en dispense très-volontiers dans notre correspondance : voilà un grand soulagement pour votre paresse.

L'oisiveté de la campagne, et la facilité de votre style, jointe à l'habitude d'écrire, ne vous laissent d'ailleurs aucun prétexte d'être laconique ; écrivez-moi donc d'abondance de cœur toutes les réflexions que le sujet de ma lettre est susceptible de faire éclore. Je n'exige pas que vous contentiez servilement ma curiosité sur certains points où votre complaisance auroit l'inconvénient de faire murmurer votre

délicatesse ; mais je voudrois que vous ne prissiez la plume, que bien pénétré de cette vérité : que, d'une part je suis plus éclairée que vous-même sur vos véritables intérêts, et de l'autre, que, si je me permets de faire usage de votre lettre, ce ne sera qu'après avoir consulté toutes les regles de la prudence et de l'honnêteté. Reposez-vous du soin de votre sûreté et de votre réputation, sur mon dévouement à tout ce qui peut vous être avantageux et honorable. *Signé*, la toujours Marquise De * * *

FRAGMENS communiqués de la Réponse de M. Suleau.

A Oncy, le 16 Février 1791.

Vous êtes pressante, madame la Marquise ; et j'ai besoin de vous complaire, pour rentrer en grace avec moi-même. Le moyen qu'avec de pareilles dispositions je puisse résister aux ordres d'une femme charmante, indulgente, spirituelle, sensible, éloquente, qui m'attaque avec tous les genres de séduction ! Cajoleries et tendres reproches, promesses et menaces, rien n'est oublié, pour vous assurer de mon obéissance. Vous mettez dans vos intérêts mon amour-propre et ma générosité, ma reconnoissance et ma tendresse ;

comme si ce n'étoit pas assez de votre vœu, pour vous garantir ma respectueuse docilité.

Je ne mets aucune réserve à ma soumission. *J'ai tout su, j'ai tout vu, et* JE N'AI RIEN *oublié*. Mais toutefois, votre demande m'embarasse et m'effraye : la tâche que vous m'imposez n'est pas seulement délicate, elle est immense. De toutes les questions que vous me faites l'honneur de m'adresser, comme par passe-tems, et avec je ne sais quel air de simplicité, il n'en est pas une seule qui n'enfantât plusieurs volumes, si j'essayois de les traiter avec tout le dévelopement dont chacune est susceptible. Ce qui ajoute à la difficulté de l'entreprise, c'est que dans un ouvrage très-volumineux, SUR LES CAUSES LES PLUS IMMÉDIATES, LES AGENS PRINCIPAUX ET LES EFFETS MORAUX ET POLITIQUES DE LA RÉVOLUTION, ouvrage que je destine à l'honneur, ou pour mieux dire, aux hazards de l'impression, j'ai déjà esquissé le portrait historique des personnages dont il vous plaît de me commander le signalement; or, si ce n'est pas une véritable piraterie que de se répéter soi-même, c'est pourtant une sorte de plagiat, que tout écrivain scrupuleux doit s'interdire. C'est pourquoi je me bornerai à vous ébaucher quelques traits des acteurs que

vous me désignez, et pour l'intérêt bien entendu de votre curiosité, je vous invite à vous contenter aujourd'hui de ce profil ; car il y a de ces figures mobiles dont le peintre n'attrape la ressemblance qu'après les avoir étudiées dans toutes leurs attitudes, et leur avoir fait parcourir le cercle de toutes les affections. Il seroit donc prématuré de juger certains acteurs avant que leur rôle soit fini. Au reste, je vous préviens que la malignité ne trouvera pas toujours son compte à les dépecer; car tel d'entr'eux que j'ai disséqué, s'est trouvé sous le scalpel, moins hideux que son effigie.

Avant que d'entrer dans mon sujet, je me dois à moi-même quelques mots apologétiques sur la déloyauté dont vous m'accusez, et sur laquelle je n'aurai pas la condescendance de passer condamnation ; parce qu'en dépit des exemples, tout ce qui avoisine l'ingratitude me fait horreur, et que dans le vrai, ces vilains procédés dont vous me faites la faveur de vous plaindre avec une espèce d'aigreur sentimentale, j'en ai fait très-consciencieusement la recherche, et cela se réduit, en derniere analyse, à quelques torts de circonstances, quelques misérables peccadilles que mille considérations tendent en-

core

core à atténuer. Au demeurant, ces petites étourderies, qui n'acquierent quelque gravité que par la générosité avec laquelle vous les pardonnez, sont suffisamment expiées par l'amertume de ma contrition ; au surplus, pour ne pas être en reste de générosité avec vous, je vous promets de les réparer de maniere à m'en faire un mérite.

Passons à l'examen de mes crimes de lèze-aristocratie. Il me seroit affreux de devoir aussi des réparations à ces Messieurs ; car vous avez trouvé le mot, en devinant que je pestois contre tout ce monde-là.

N'est-il pas extrêmement bizarre que moi, qu'aucune considération d'intérêt, ni prochain ni indirect, n'associoit à la cause des opprimés ; moi, qui, bien gratuitement, et sans autre impulsion que la générosité de mon caractere, leur ai sacrifié mon repos, ma santé, ma fortune .... tandis que, pour jouir de leur humiliation, et partager leurs dépouilles, je n'avois besoin que de me laisser enrôler parmi les chefs du parti qui les écrâse ; moi, qui ai éventé tous les complots, et déjoué toutes les manœuvres qui auroient déjà consommé leur ruine ; moi, qui n'ai pas hésité d'attirer sur ma tête des périls sans cesse renaissans, pour y soustraire des

personnages dont la perte eût été une calamité publique ; moi, qui, en m'environnant volontairement de tous les dangers, ai quelquefois réussi à prévenir, à ce prix, de grands désastres ; moi, qui . . . . . .

. . . .

. . . .

N'est-ce pas une fatalité bien étrange que je trouve des censeurs et des antagonistes parmi ceux qui me doivent, à tant de titres, estime et reconnoissance ? Il est des situations auxquelles il n'est pas permis à un homme d'honneur d'être préparé ; aussi ces sortes de calomnies me prendront toujours au dépourvu. Après tout, il ne tiendroit qu'à moi de m'enorgueillir de leur injustice ; car, si ma conduite n'étoit qu'irréprochable, il ne leur seroit pas si difficile de la concevoir ; mais il n'est pas donné à tout le monde de croire aux excès de générosité. Je me défie de tous les hommes soupçonneux qui voient par-tout astuce et perfidie : en général, il est permis d'être fier de leur mésestime.

Admirez les tracasseries et l'inconséquence de certaines gens. Avant que l'opinion publique fût totalement gangrénée, on pouvoit encore remédier à tout avec du courage, une bonne manœuvre, et sur-tout une habile

controverse. (1) Je fis de mon mieux pour en donner l'exemple. On admiroit de loin ma hardiesse et mon dévouement; mais je trouvai plus de censeurs que d'imitateurs. J'étois *une tête exaltée*, dont il étoit prudent de se garer, pour n'être pas entraîné dans ma chûte.

Depuis que je suis convaincu que toutes les digues qu'on tenteroit d'opposer au torrent de la démagogie, ne serviroient qu'à accroître son impétuosité, et multiplier ses ravages, je ne m'épuise pas en efforts superflus; j'attends; et je prêche la patience et la force d'inertie. Il m'est démontré que le corps politique ne peut se rétablir qu'après avoir parcouru tous les périodes de la maladie. J'observe donc en silence les progrès du mal; et, quand les circonstances le requierent, je visite le foyer de la contagion; dès-lors, voilà qu'un troupeau de myopes décident que je suis un pestiféré, qui, par foiblesse ou cupidité, s'est laissé inoculer le virus épidémique.

Il sied bien à des lâches d'épiloguer mes motifs, et de juger ma conduite! N'est-il pas très-plaisant que, moi, je sois harcelé par un tas de hobereaux, aussi poltrons que mal-avisés, qui, également incapables d'agir et de prévoir, n'ont eu ni le courage de se secourir, ni le bon sens de se prêter aux moyens de salut qu'on

leur offroit! Est-ce ma faute à moi, si, lorque je leur criois de s'armer, et de faire bonne contenance, ils n'ont su que gémir et *protester*? Il me reste du moins la triste consolation de leur avoir prédit toutes les suites de leur aveuglement et de leur couardise. Tout me persuade que cette caste-là étoit depuis longtems pourrie; et cela m'explique comment une assemblée qui recule devant tous les obstacles, s'est fait un jeu de la fouler aux pieds : elle a senti qu'elle s'attaquoit à un cadavre. (2)

Voilà, madame la Marquise, les seuls éclaircissemens que la probité me permette de publier. N'attendez pas de moi une solution plus directe de ce qui paroît énigmatique et contradictoire dans ma conduite. Il me seroit bien facile de dissiper tous les nuages, et de faire tourner au profit de ma vanité toutes les objections de ceux qui suspectent ma loyauté; mais je serois aussi vil que ces gens-là sont inconsidérés, si l'impatience de les confondre, et l'avidité de jouir de leur estime, m'arrachoient certains détails qu'il n'est pas tems de divulguer.

Vous n'aurez aujourd'hui qu'un apperçu très-rapide et superficiel des hommes et des choses sur lesquels vous m'interrogez; mais

en revanche, je causerai tant qu'il vous plaira de mes affaires domestiques et de mes projets de fortune.

Il faut donc vous parler de M. de la Fayette. On sait assez que ce n'est pas mon héros; et cela, parce que, dans les circonstances qui demandoient du courage et de la vigueur, il ne s'est jamais mis au niveau de son rôle. Ses partisans ne tarissent pas sur l'éloge de son sang-froid et de sa prudence : je ne prendrois pas d'autre texte si je voulois faire une satyre amère des principaux traits de sa conduite, depuis qu'il a l'air de commander la milice parisienne; car sa sagesse si vantée n'est autre chose que cette espece de réserve contemplative qui accompagne toujours la nullité des moyens.

D'un autre côté, il y a dans sa démocratie un fonds de probité, qui ne me permettra jamais de le haïr.

Je suis donc à son égard dans la situation d'esprit et de cœur la plus convenable pour le juger sainement. Je remarque que tous ceux qui ont la manie de l'apprécier, ne le voient qu'à travers le miscroscope de la passion. Les uns en font un scélérat battu à froid, pour qui rien n'est sacré, un fourbe profondément ambitieux, digne de tous les supplices, pour

avoir préparé sourdement tous les malheurs de la famille royale, et favorisé de toute son influence les progrès de l'anarchie, en préconisant hautement les fureurs d'un peuple égaré ; et pendant que ceux-ci le vouent à toutes les malédictions, et dressent son échaffaud, les autres le bénissent, et lui élevent des autels comme à un génie bienfaisant qui fera le bonheur de la France qui lui doit déjà son salut. A les en croire, sa capacité militaire et ses vertus civiques sont le seul palladium de la patrie, qui périroit dans les plus horribles convulsions s'il lui retiroit sa protection tutélaire.

Vous voyez que, soit en bien soit en mal, on s'accorde à lui donner des proportions gigantesques. Eh bien, ce n'est rien de tout cela ; M. de la Fayette n'est rien moins qu'un être colossal. C'est tout bonnement un excellent citoyen qui veut sincérement le bonheur de son pays ; et il en seroit le plus ferme soutien, si la hauteur de ses conceptions politiques et la vigueur de ses moyens d'exécution répondoient à la pureté de ses intentions. Malheureusement ses vues sont étroites, et il n'a pas d'élan pour l'action. Son énergie ne passe pas un certain courage d'idées, qui dans les grandes occasions ne

sauroit suppléer la vigueur de l'ame. Il est quelquefois mâle dans ses dispositions ; mais ses actions sont toujours d'un châtré.

Quant à ses principes de législation, ils sont populaires jusqu'à l'excès. Il a des idées exagérées sur la liberté. Je me suis quelquefois permis de lui dire que sa théorie platonique étoit impraticable, et qu'adaptée au gouvernement d'une grande nation, elle ne produiroit que convulsions et anarchie : mais il est livré à une cotterie de philantropes qui ne comprendront jamais que rien n'est plus anti-social que le systême d'égalité dont ils font leurs délices.

Vous me demandez ce qu'il veut.... Un jour qu'il m'écoutoit avec bonté, je pris la liberté de lui faire la même question. Il veut *une monarchie populaire.* Je ne pus m'empêcher de lui répliquer que c'étoit *la démocratie royale* des actes des apôtres. La répartie etoit caustique : il m'écoutoit ; mais ce n'est pas à dire qu'il m'ait entendu.

Je me suis bientôt reproché cette petite méchanceté ; car dans le cours de la même conversation, je fus convaincu qu'il n'étoit point entiché du républicanisme des factieux, et qu'il étoit même sincérement attaché à la personne du roi ; je serois sa caution sur ce point.

Vous voilà bien embarrassée pour concilier tout cela avec la capture, la geole et tous les accessoires, etc. etc. etc.

Je n'aurai point pitié de votre impatience; je vous ai dit qu'il n'étoit pas encore tems de le définir : contentez-vous aujourd'hui de savoir comment il doit finir.

Il finira par être pendu, (j'ai parié qu'il le seroit encore avant moi, et je suis prêt à doubler la gageure), oui, madame, pendu; et, ce qui vous paroîtra encore plus paradoxal, c'est qu'il sera pendu par *ce bon peuple*, dans lequel il semble avoir concentré toutes ses affections. Comme il ne peut goûter le plan des Jacobins, et qu'il fait bande à part, ils ont trop d'intérêt à le perdre, pour qu'il ne soit pas leur victime. Ces scélérats, en caressant adroitement toutes les passions de la multitude, sont en possession d'en diriger tous les mouvemens; et il ne leur sera pas difficile de persuader à cette populace dont ils ont capté la confiance, que M. de la Fayette n'est qu'un aristocrate déguisé qui trahit sourdement leurs intérêts. Ainsi donc, que nous soyons réduits aux tracasseries interminables d'une guerre intestine, (ce que le plus impudent de nos tribuns appelle *une guerre de poste*,) ou que nous obtenions les honneurs

d'une guerre civile, soit que nous ayons la ressource d'une guerre étrangere, je prédis que le premier coup de canon qui se tirera contre les troupes de la ligue, sera le signal de sa mort. Il veut de bonne foi la liberté, et *tous* les autres ne veulent que la puissance. Aussi les conjurés républicains, dont il n'a pas voulu être le complice, les conspirateurs orléanois, dont il a démasqué les vues, concourreront avec la même ardeur à son exécution; et les royalistes, dont il n'a jamais osé protéger la vie, ni défendre les propriétés, souriront à sa catastrophe.

(Je lui ai présagé son sort et de vive voix et par écrit; je prends acte de mon pronostic.)

Au fait, M. de la Fayette étoit l'homme le moins propre à diriger la force publique dans un tems de troubles et de discorde. Il faut à un chef de parti un grand caractere, de vastes mesures, une fermeté imposante et quelquefois même de l'audace; et M. de la Fayette, loin d'être un homme fortement trempé, n'est qu'un agnelet, d'un génie très-circonscrit, timide dans ses résolutions et petit dans ses moyens. Il est incapable de se prêter sciemment à des atrocités; mais comment se justifiera-t-il d'avoir toujours été spectateur indolent des exécutions populaires? Il semble n'y assister que pour les consacrer par sa présence. Il arrive

là très-froidement lorsque tout est fini ; alors il engage respectueusement les acteurs et les spectateurs *(ses freres)* à regagner paisiblement leurs foyers. S'il ne s'étoit créé ce petit bout de rôle, il ne figureroit dans toutes ces tragédies, que comme un valet de théâtre qui ne paroît sur la scene que pour emporter les cadavres lorsque la piece est jouée.

On l'a justement comparé à l'arc-en-ciel, qui ne se montre qu'après l'orage.

Mon bon ami Robespierre a dit que *la loi martiale étoit de trop dans une révolution, que cela pouvoit dégoûter le peuple.* Seroit-ce aussi la doctrine de M. de la Fayette ? Moi, je ne me lasserai pas de lui dire, que c'est dans un tems d'anarchie, que le peuple veut être morigené, *camo et fræno.* Si à l'attrait naturel qui le porte à l'insubordination et à la licence, vous ajoutez l'encouragement de l'impunité, il ne connoît plus de frein, et après s'être précipité dans tous les excès, il se rue sur le conducteur craintif ou inhabile qui n'a pas osé ou n'a pas sçu maîtriser l'irréguliere impétuosité de ses mouvemens. Le peuple est un cheval fougueux et indompté qui a un instinct admirable pour juger son écuyer ; il obéit à celui qui s'en fait redouter, mais il a bientôt désarçonné et foulé aux pieds le cavalier incertain et peureux qui

le guide d'une main tremblante et mal assurée.

La chûte et la lapidation de M. de la Fayette est donc un événement qu'il rend tous les jours plus inévitable.

Moi personnellement, qui connoîs la douceur de ses mœurs, l'aménité de son caractere, et l'attraît de ses vertus privées, je donnerai de sinceres regrets à sa mort; mais je ne puis pas dire que sa perte sera un malheur politique : parce qu'il faut que le problême de notre situation soit enfin résolu. La machine ébranlée par le tiraillement de tant de partis qui ne s'accordent que pour la désorganiser, ne peut résister à de nouvelles secousses ; et si nous ne pouvons écraser nos tyrans, il est à desirer que leur joug s'affermisse.

Il faut changer de pinçeau et de couleurs pour peindre M. de Mirabeau.

C'est celui-ci qui est un homme vraiment colossal! Voilà de ces êtres qui semblent n'avoir été jettés sur la terre que pour changer la face des empires! La nature en est avare et ne les produit qu'à de longs intervalles, soit qu'ils épuisent sa force créatrice, soit par pitié pour l'espece humaine qui en général ne gagne rien au bouleversement de ses institutions. Toujours est-il vrai que cette bonne mere semble

ne les produire, comme les monstres, qu'à regret.

M. de Mirabeau occupe toutes les trompettes de la renommée ; peut-être doit-il une partie de sa célébrité au scandale prodigieux de ses vices ; mais, à coup sûr, il ne doit qu'à son génie et à ses talens l'empire irrésistible qu'il exerce sur les esprits ; car on ne supposera point que ce soit par l'ascendant de sa vertu qu'il les subjugue.

M. Suleau; la Fayette a une armée, mais croyez-moi, ma tête est aussi une puissance, etc.

Oui, M. de Mirabeau, votre tête est une puissance, et une terrible puissance ; hélas ! pourquoi faut-il que cette puissance, qui a une influence si désastreuse sur les destinées de la France, ne se soit pas développée en sens inverse ? Au reste, il est, à mon sens, moins coupable de ses crimes, que certaines gens qui ont eu la fatale obstination de ne pas lui donner intérêt de faire le bien. Quelle inepte et funeste imprévoyance ! Qu'on ne me dise pas qu'il y avoit alors assez d'hommes capables à la tête du conseil. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette jactance qui a fait une fatale illusion. D'ailleurs, si la France prend à sa solde quelques régimens suisses, ce n'est pas qu'elle ait besoin d'étrangers pour

completter son armée; mais c'est qu'il est nécessaire à un suisse de se vendre, parce qu'il ne vit que de ce trafic; or, si vous ne l'achetez pas, il fera avec vos ennemis le marché dont il vous avoit offert la préférence; s'il n'est pas pour vous, il est contre vous : tout n'indiquoit-il pas que par le même calcul politique, il falloit stipendier le suisse de Provence? Étoit-il permis de lésiner sur les conditions de son traitement, quand il étoit évident que vos ennemis enchériroient sur le traité dont il vous faisoit l'hommage de très-bonne-foi.

Mirabeau joue un jeu forcé, car il est monarchiste par goût et par principes : qu'attendez-vous donc pour le mettre en mesure de réparer le mal que vous l'avez condamné à vous faire? Ce n'est pas le moment d'écouter certaines répugnances; il faut aux grands maux des remedes violens. La langue de ce serpent a la même propriété que la lance d'Achille, qui guérissoit les blessures qu'elle avoit faites. Il y a aussi un animal dont on ne guérit les morsures qu'en l'écrasant sur la plaie. Le corps politique est agonisant; que celui-là qui connoît le secret de sa maladie, en soit le médecin; la cure est infaillible; mais retenez bien que lui seul peut l'opérer.

Au fait, ce Mirabeau n'est pas aussi mons-

trueux qu'on le suppose ; à part son esprit ; ses connoissances et ses talens, il a encore des qualités attrayantes. C'est, sans contredit, un homme profondément immoral ; mais il met dans toutes ses turpitudes une franchise si originale, que sa scélératesse même a quelque chose de séduisant. Il y a dans sa laideur morale je ne sais quel profil qui n'est pas tout-à-fait aussi hideux que celui de sa figure. Il faut croire que sa dépravation est contagieuse, car j'ai peine à me défendre d'un certain intérêt de bienveillance à son sort. Je me surprends même par fois m'oubliant jusqu'au point de lui accorder un sentiment d'attachement. Au demeurant, il y a des méchans plus méchans que lui ; il en est qui font le mal gratuitement et pour le plaisir de le faire ; quant à lui, il n'y trouve de plaisir qu'autant qu'il y a quelqu'intérêt. Il a d'ailleurs des choses fort saillantes ; et je vous assure qu'il est susceptible de complaisance et de générosité. Je n'ai aucun tort de procédés à me reprocher envers lui, mais bien quelques manieres malhonnêtes que je ne me pardonne point. Je me rappelle avec amertume certaines franchises qui, au fond, étoient de véritables grossieretés. Je souhaite impatiemment de trouver l'occasion de le convaincre qu'il n'y avoit dans mon fait que de l'étour-

derie, et que je suis incapable d'une brutalité réfléchie. Ma contrition est sincere, car ce ne peut être que pour le soulagement de ma consience, que je me laisse entraîner à vous faire ma confession de peccadilles qui sont tout-à-fait étrangeres à l'objet de votre curiosité.

J'ai peu de loisir en ce moment, permettez-moi de ne vous envoyer aujourd'hui que cette légere ébauche du fameux Mirabeau; et soyez indulgente, si elle se repent de la précipitation avec laquelle elle a été crayonnée. Il entre dans le plan de mon grand travail de faire son portrait en pied : peut-être aurai-je plus d'aptitude à peindre à grands traits, qu'à compasser des miniatures. Je vous jure, foi d'aristocrate, que vous le recevrez incessamment. L'engagement que je prends ici avec vous, je le prends aussi avec moi-même; car indépendamment du plaisir de vous obéir et de contenter une de vos fantaisies, cette occupation aura encore pour moi l'attrait naturel qui invite à peindre une belle horreur.

Que me parlez-vous du talent de votre monsieur Barnave ? Ah ! sous ce rapport, il est bien petit ce grand homme ! Il débite avec une certaine facilité, mais le malheureux n'a pas une idée; en revanche, il a un art admi-

rable pour compiler les idées des autres; et l'on ne peut lui refuser quelque aptitude à s'approprier son plagiat. Aussi n'ayez pas peur qu'il s'expose à ouvrir une délibération. C'est une chose remarquable, que jamais il ne s'est placé à l'avant-garde dans aucune escarmouche. Il ne se compromet pas à figurer dans les menus décrets; il dédaigne cette broutille qu'il abandonne aux aboyeurs subalternes.

Sa marche est bien plus adroite. Il se traîne prudemment à la queue de toutes les grandes motions; résume avec assez de clarté et de méthode toutes les opinions divergentes, puis récapitule soigneusement et avec une lenteur imposante tout ce qu'il y a de plus spécieux dans les sophismes de son parti; et de tout cela il vous compose sa petite motion, qui ne manque gueres de faire fortune, parce que préalablement il a eu la précaution de tâter les esprits et de scruter le vœu de la majorité. On se doute bien qu'il abonde toujours dans le sens de ses chers Jacobins; mais si par hasard il s'apperçoit que les raisons solides et la nerveuse éloquence des Mauri et des Cazalès a fait une impression irrésistible sur les hermaphrodites de 89, et que la majorité sera litigieuse, vite il vous amende à propos son opinion, et au moyen de quelques légeres

modifications,

modifications, il finit ordinairement par lui obtenir d'abord la priorité de l'épreuve; quand il en est là, ses amis font jouer tous les ressorts de la tactique, et il emporte les honneurs du décret. Alors il ne reste plus qu'à se prosterner respectueusemeut et adorer ensilence. Car on sait que la sanction n'est qu'une formalité de surérogation, une convention dérisoire.

C'est une chose merveilleuse que la tactique de ce manege. Ses ressources sont inépuisables et varient à l'infini. J'ai été témoin de trés-heureuses inventions dans ce genre; mais voici l'expédient le plus habile : c'est du moins celui qui me plaît singuliérement.

Dans les grandes occasions, lorsque la victoire paroît chancelante et incertaine, M. de Mirabeau vous fait tout rondement *avancer le peuple*; et il faut bien que cette disposition soit très-savante, car j'ai toujours vu que ce corps de réserve décidoit du sort de la bataille.

De tous ces bons et beaux décrets qui *font le bonheur de la France*, *et l'admiration de l'univers*, on ne sauroit croire combien *ce bon peuple* en a fait pour sa part.

Vous avez vu que comme parleur, le Barnave avoit au moins un talent de perroquet : peut-être vous seriez curieuse de le juger comme écrivain. Hélas! il n'a pas encore fait son début

dans la carriere : n'allez pourtant pas en conclure qu'il ne sait pas écrire. Moi, qui ai vu et lu une lettre toute entiere de sa main, je puis vous certifier qu'il a appris à écrire, qu'il écrit très-couramment, et qu'il a même un fort joli style ; à cela près que le pauvre novice n'est pas plus initié dans les regles de l'orthographe, que dans la science du droit public.

Elle est d'une justesse admirable, et donne la véritable mesure des deux talens, l'allégorie de votre farçeur de la Tamise, qui représente ce nain babillard sous l'emblême d'un petit chat miaulant aux pieds de l'abbé Mauri qui vous l'enveloppe, et malgré ses cris et ses griffes, vous l'étouffe dans les plis de son manteau, avec toute la prestesse et la supériorité d'un géant qui escamote un pigmée. Pour moi, toutes les fois que je vois le Barnave sautillant et faisant rage à la tribune à côté de mon abbé Mauri, je ne puis m'empêcher de penser à cette petite guêpe bien criarde, bien importune, qui se plaît à bourdonner dans la criniere du lion.

Voulez-vous savoir comment avec de si foibles moyens ce pauvre hère qui nous est arrivé sans culotte par le coche d'Auxerre, est parvenu à faire quelque sensation, et est devenu un des coryphées de la révolution ? C'est

qu'il a une sorte de férocité naturelle qui ressemble à du caractere. Ne croyez pas que ce soit par erreur que la nature lui a donné un museau de fouïne ; car il a tout l'instinct malfaisant de cet animal immonde et carnassier, qui ne fait la guerre qu'aux animaux utiles. Son petit museau est toujours dégoûtant de sang, et toujours il en est plus altéré. Avez-vous vu comme après avoir lappé tout celui de MM. Foulon, Flesselles, Berthier, Launay. . . . . et dévoré leurs entrailles, il se plaignoit encore de n'en avoir sucé que *quelques gouttes ?* Notre hémisphere ne suffisoit pas à son appétit destructeur ; il a fallu que sa voracité mît à contribution le Nouveau-Monde. Il croque bien en passant quelques abbatis de negres ; mais c'est du sang créole qu'il est singulierement avide. Il en a déjà bu des flots, et il semble que cela n'ait produit d'autre effet que d'irriter sa soif. Pour peu qu'on le laisse faire encore, je prédis qu'en moins de six mois il aura dépeuplé toute l'Amérique.

Son ridicule combat avec le pauvre vicomte de Noailles avoit donné une bien mince idée de son spadassinage ; mais il a bientôt fait voir que *les armes sont journalieres* ; et l'éclat de son aventure avec M. de Cazalès l'a mis sur un fort bon pied.

Il faut vous donner le secret de ce petit accès de courage, où je ne vois d'admirable que l'admiration qu'il a produite.

A peine mon mirmidon, qui avoit toujours été costumé à la légere, comme un vainqueur de la bastille, eût-il vu sa nudité couverte de quelques nippes de la démagogie, (ainsi que l'enfant de chœur Lucas, des dépouilles du lutrin), qu'il s'émancipa dans un certain monde. Un bon habit de drap bleu de Jacobin, tout battant neuf; un gillet aux couleurs de la nation, qui n'avoit pas encore été retourné; une culote de fort casimir de Reims, bien pincée, mais qui n'étoit encore qu'à ses premieres enfourches; des bottes angloises tout nouvellement ressemelées, et une paire d'escarpins pour les jours de visite chez le pouvoir exécutif; certes, voilà bien de quoi se mettre en ménage. Uu beau jour que par dessus tout celà il s'étoit donné un petit œil de poudre qui relevoit merveilleusement son teint blaffard, mon adonis se trouva un air de conquête, et il lui vint la prétention de s'appareiller avec une jeune et jolie femme qui possede véritablement un trousseau de reine. (J'ai toujours pensé que c'étoit pour démentir tous les mauvais bruits, et prouver qu'il n'aimoit pas le sang, qu'il la choisissoit veuve).

Déjà tous les clubs et cafés patriotes ne s'entretenoient que de l'exemple vraiment civique qu'alloit donner ce douze-centième de roi en épousant une françoise. Je fus député vers la future, pour lui faire, au nom des honnêtes gens, quelques représentations charitables sur l'énormité de son cas. Je remarquai d'abord qu'elle n'étoit point séduite par l'ambition de régner; mais elle n'avoit pas eu d'enfans de son premier mariage, et elle se trouvoit trop isolée dans son état de viduité. . . . . dès-lors ma mission devenoit très-facile puisque je n'avois besoin que de lui observer que les monstres ne produisent pas.

Ce fut sur ces entrefaites, que pour se donner un air de virilité, et subjuguer par une prouesse éclatante les dédains de sa princesse, le petit Barnave jugea à propos de refuter une fois en homme d'honneur les sarcasmes qui pleuvoient sur lui de toutes parts, sans respect pour son inviolabilité; et M. de Cazalès eût la préférence de cette colere de spéculation. C'étoit de mes oreilles que le petit furieux s'étoit d'abord (*) promis de faire hommage

(*) C'est avec cette intention meurtriere qu'il n'avoit pas la force de dissimuler, que pour se mettre sur ma piste il s'adressa à un libraire du palais royal. Pour en imposer

à sa belle ; hélas ! pourquoi faut-il qu'il ait renoncé a son premier dessein ! Assurément on n'est pas plus brave que M. de Cazalès ; mais il me semble que j'aurois la main plus heureuse.

Que voulez-vous que je vous dise de M.

---

d'autant à cet honnête homme, il lui déclina fierement son nom et les motifs de son animosité. On lui répondit charitablement qu'il alloit me servir à ma guise ; que j'étois un diable d'homme point du tout malléable, et qu'il seroit beaucoup plus prudent à lui de calmer sa bile et de dévorer en paix son ressentiment ; mais la fureur de la vengeance le transportoit à tel point qu'oubliant tous les principes d'économie dans lesquels il a été sagement élevé, il donna magnifiquement toute une piece de douze sols au garçon de boutique qui lui indiqua mon domicile à l'hôtel d'espagne. Mais, hélas ! dans cet hôtel, d'où j'avois eû la condescendance de déguerpir au moment où la nation du palais royal se mettoit en devoir de le traiter en château pour le purifier de mon aristocratie, on ne put satisfaire son empressement ; et malheureusement lorsque tous ces détails me sont parvenus, le cher homme mieux conseillé auroit enduré tous mes calembourgs et mes chiquenaudes, plutôt que de se compromettre dans des voies de fait avec un aristocrate aussi brutal que moi.

Ah ! M. Barnave, que ne donnerois-je pas pour vous deviner, s'il vous venoit encore pareille velléité ! Avec quelle joie je me précipiterois au devant de vous dans l'espérance de devenir un petit Thésée ! Mais des occasions si précieuses, la fortune semble en être avare et ne les offre pas deux fois.

Duport-du-Tertre ? C'est un honnête homme qui n'a aucun côté saillant. Il a assez de caractere pour n'être pas tout-à-fait un imbécille, et tout juste autant d'esprit qu'il en faut pour n'être pas un sot; mais c'est de cet esprit bourgeois qui vous admire de bonne-foi tout ce galithias qu'on est convenu d'appeller la constitution. Le nouvel ordre de choses lui paroît charmant et très-raisonnable, cela doit être: il fait des vœux pour que cela dure, c'est tout simple. Parce que ce n'est pas un sujet d'une grandes portée vous êtes toute interdite de *sa promotion*, comme s'il avoit fallu des leviers immenses pour l'élever à cette place. On vouloit avilir la place, on la lui a donnée; mais il n'y a pas eu ce qui s'appelle *une promotion*, puisque par cela seul que cette place lui étoit dévolue, elle se trouvoit rabaissée à son niveau.

M. de la Fayette à la manie de se mêler de tout : un homme tel que M. l'archevêque de Bordeaux lui en imposoit : c'étoit un coup de parti que de le supplanter par une espèce de commis bien respectueux, bien docile. Il a jetté les yeux sur M. Duport du Tertre, et quand celui-ci a vu que la proposition étoit sérieuse, il s'est laissé faire. Les Jacobins, qui dès-lors avoient en poche certain décret

dont ils prévoyoient bien que la sanction seroit épineuse, se sont bien gardés de contrarier ce bel arrangement. Ils sont jaloux de la puissance de M. de la Fayette; mais M. de Champion étoit *un champion* bien autrement redoutable; et ils gagnoient plus à s'en débarasser qu'ils ne perdoient à accroître l'influence de leur rival. On ne pouvoit se dispenser de consulter le roi : mais on sait qu'il y a une maniere infaillible de le persuader, et depuis qu'on a trouvé ce secret-là, son consentement n'est plus qu'une affaire de forme, une dérision.

Au reste, puisqu'il étoit décidé qu'il ne devoit pas rester un seul homme d'état dans le conseil, que vous importe qu'on y ait jetté M. Duport du Tertre ? C'est un homme probe, doux, équitable, modéré, qui ne fait pas claquer son fouet ; il sait qu'on l'a mis là pour faire sanctionner des décrets et les mettre à la poste ; il fera son métier avec beaucoup d'assiduité et d'exactitude; et comme il n'a point de prétentions exagerées, qu'il n'affiche pas l'insolence d'un parvenu, on finira par lui pardonner le scandale, et oublier le ridicule de son aventure.

Ce que vouloit ce vilain duc d'Orléans ? et quelle prétention il lui reste ?

Tous ces horribles détails appartiennent à

l'histoire générale de sa conspiration. Il m'a fallu remonter à des faits très-reculés, pour me faire jour dans cette infernale complication de crimes. Je vous donnerois bien le fil qui m'a guidé dans cet affreux labyrinthe : mais, comme ses exécrables desseins ne sont qu'avortés, et qu'il ne perd pas l'espérance de renouer la partie, n'anticipons pas sur les événemens, et trouvez bon que je m'épargne l'horreur de descendre si souvent dans la caverne du monstre.

Vous désirez savoir *ce que j'en fais* : eh! que voulez-vous que j'en fasse? J'attends; et je l'observe. Il m'a promis de me demander raison de toutes mes irrévérences aussi-tôt qu'on auroit établi la procédure par jurés. (Il est clair qu'il savoit déjà dans quel esprit cela seroit composé; l'ami Duport n'aura pas manqué de lui soumettre son travail, qui n'est pas, comme on l'a dit, un tissu d'absurdités, mais un chef-d'œuvre d'artifices.)

C'est à moi de le voir venir. Assurément le mode épouvantable de cette institution lui donne de grands avantages : il semble que le comité de constitution n'ait eu d'autre but que de substituer à la magistrature provisoire et dispendieuse des faubourgs, une horde légale d'assassins permanens et gratuits. Avec tout

cela je doute encore que son lâche protégé ait la hardiesse de s'attaquer à moi. On se souviendra de mes fredaines au châtelet, et l'on sait si je suis de ces bons et commodes innocens qu'il est aisé d'opprimer impunément! Je ne me dissimule pas que l'infâme décret d'absolution qu'il doit à la reconnoissance et à la politique de ses consorts, rend m'a défense très-épineuse. Dans la hiérarchie des pouvoirs, une décision du corps législatif aura toujours quelque chose d'imposant pour des juges de sa création, même en supposant quelque pudeur à ce nouvel ordre judiciaire. C'est donc avec cette odieuse et accablante fin de non-recevoir, qu'on auroit l'étrange courage de repousser tous mes moyens de défense. Quand je pense que le sublime et généreux Favras a été assassiné par le glaive de la loi sans être admis à la preuve de ses faits justificatifs, à quelles atrocités, moi, ne dois-je pas m'attendre? Cependant le meurtre de cet homme étonnant a confondu les affreuses espérances de ses bourreaux · son sang crie encore vengeance; mais, au défaut des remords, il a jetté l'effroi dans leurs ames. Au lieu de cette morne impression de terreur par laquelle ils croyoient paraliser tous les gens de bien, ils n'ont recueilli que le sentiment d'une profonde horreur; et,

comme on ne doute pas que je ne sois de trempe à disputer à cet héroïque martyr la gloire immortelle de rendre mon supplice utile à la patrie, on y regardera à deux fois avant de m'en faire naître une si belle occasion.

Ce bon prince m'a offert de me tirer de peine, en me rendant charitablement les titres qui constatent juridiquement mes solemnelles dénonciations. Il ne demandoit pas mieux que de me pardonner *mes loyales imprudences :* sans doute on ne me fait pas l'injure de supposer que j'aie été tenté de profiter d'une pareille générosité. Je disois alors que, dans l'hypothese la plus déplorable, je ne serois pas embarrassé *pour démontrer que mon délit étoit un de ces écarts magnanimes, sur lesquels la loi peut et doit sommeiller.*

Je sens bien maintenant qu'un pareil systême ne feroit pas fortune avec des tyrans sans pudeur, qui persécutent avec acharnement tout ce qui ne plie pas sous le joug de leurs caprices, et ne voilent la statue de la loi qu'en faveur des brigands et des assassins qui se font les ministres de leurs vengeances, et les exécuteurs de leurs proscriptions. Mais, ont-ils bien calculé jusqu'où les fureurs de leur despotisme pouvoient se déchaîner sans lasser notre patience? Les insensés ! ils ne voyent

pas que la mesure de leurs injustices et de leurs forfaits est comblée ! Leur hypocrisie a fait toute leur force, mais le prestige de l'illusion s'évanouit. Aux murmures plaintifs d'une sourde inquiétude succéderont bientôt les accens foudroyans de l'indignation ; et l'explosion en sera d'autant plus terrible qu'elle a été d'autant plus long-tems concentrée. Déjà l'on commence à soulever le voile qui couvroit ce long amas de crimes et d'horreurs ; et peut-être ne faut-il plus qu'un seul homme de cœur pour leur arracher ce masque imposteur et perfide ? Ils se croyent inexpugnables parce qu'ils ont attaché une meute de tigres à leur char ! et moi aussi j'ai un cortége . . . . ne fût-ce que la raison, la justice, la vérité, mon courage, ma plume et mon épée.

Plût à Dieu qu'un aveugle ressentiment leur conseillât l'imprudence de me traduire devant un tribunal ! Ce seroit entr'eux et moi un combat à mort, parce que je ne sais pas composer avec la scélératesse. Ils ne connoissent pas encore tous mes crimes ! c'est alors que je les publierois avec la fierté la plus éclatante, la plus solemnelle. Ma cause, qui est celle de tous les vrais François, éveilleroit l'attention de tout l'empire ; et, si je suis destiné à périr victime de mon intégrité et de

mon dévouemet, je vous prédis que ma mort sera le terme de leurs forfaits. Mon sang enfantera des légions de prosélites à l'honneur et au véritable patriotisme. A mes derniers accens, tous les gens de bien se réveilleront de leur longue et coupable léthargie, le culte des usurpateurs sera détruit, et tous les chefs de la tyrannie seront exterminés; ils l'ont dit eux-mêmes; *l'histoire ne conservera le souvenir de leurs attentats, que comme une leçon utile pour les rois et pour les peuples.* Ainsi donc sur les débris fumans de leur trône renversé se relevera majestueusement le sceptre d'un gouvernement sage et paternel; à ce prix je n'aurois pas trop payé de tout mon sang la gloire d'être l'instrument du salut de mon pays.

La suite de cette lettre très-volumineuse, et qu'à raison de l'importance des matieres ce seroit un meurtre d'analyser, paroîtra incessamment; à moins que le Journal dont, à la grande satisfaction de tous les honnêtes gens, M. Suleau vient enfin de publier le Prospectus, il n'ait la hardiesse de le consacrer (comme nous le présumons de sa magnanimité) à discuter à la face de toute l'Europe, les grandes questions qui terminent la lettre de madame la marquise.

NOTES.

(1) C'est une chose inconcevable que la facilité qu'on a donnée aux factieux pour établir leur systême de bouleversement et de rapines. Il est clair qu'ils tirent toute leur force de la dépravation de l'opinion publique : mais comment se fait-il qu'à l'époque ou ils formerent leur infernale coalition pour égarer le peuple et l'enivrer de leurs fureurs, le gouvernement n'ait rien fait pour l'éclairer sur ses véritables intérêts? puisque c'est par la voie des journaux (soudoyés à grands frais) qu'ils s'emparerent de la confiance du peuple et semerent sur toute la surface de la France un esprit de vertige et de brigandage, il falloit, pour antidote à leur pernicieuse doctrine, salarier des écrivains instruits et éloquens, qui auroient prêché les vrais principes de la liberté à ce malheureux peuple qu'il a fallu travailler long-tems pour l'amener à un dégré de férocité qui contraste avec ses anciennes mœurs et ses inclinations naturelles. Si ce préservatif eût été insuffisant, il restoit encore à l'administration la ressource de stipendier cette classe de représentans qui n'ont d'autre volonté que celle qui leur est suggérée par leur intérêt personnel. J'avois donné le tarif de toutes ces probités. Sans doute toutes les consciences ne sont pas a l'enchere ; mais aussi n'étoit-il bésoin que de s'assurer d'une poignée d'intrigans mercenaires; parce qu'alors tous les députés passifs qui ont cru servir leur patrie quand ils n'étoient que les instrumens de quelques scélérats hipocrites qui masquent sous le voile du patriotisme l'ambition la plus effrénée et l'egoïsme le plus criminel, toutes ces machines n'auroient plus sçu que bégayer les sages instructions de leurs commettans.

Qu'on ne m'objecte pas l'immoralité de mon expédient;

car s'il est incontestable QUE LE SALUT DU PEUPLE EST LA LOI SUPRÊME, le premier devoir du gouvernement étoit de sauver la monarchie. J'avois calculé qu'en debauchant aux ligueurs qui avoient juré sa ruine, cent-dix de leurs complices, on se rendoit maître de toutes les délibérations. J'en parlai à plusieurs ministres; mais j'eus beau leur observer que la nécessité sanctifioit tous les moyens, ils me repondirent en casuistes. J'insistai auprès de M. Necker; c'étoit peu de tems avant son évasion. Son intérêt particulier devoit donner du poids à mes raisons; mais il étoit dans un tel état d'abbatement, il étoit si FROISSÉ, me dit-il, que je vis bien dès-lors, qu'après avoir eu l'imprudence de soulever les flots, il n'auroit pas le courage de lutter contre l'orage.

Oh! que ce n'est pas ainsi que les chefs des révoltés se sont conduits! Qu'on en dise tout ce que l'on voudra; ce sont des scélérats qui ont du moins le mérite d'être conséquens. Pour moi, qui ai toujours été dans le secret de leurs machinations, je ne saurois leur refuser la gloire d'être de très-habiles conjurés.

Je me souviendrai toujours que le plus virulent des folliculaires, le rédacteur incendiaire du journal des révolutions de Paris, en un mot, feu M. Loustalot, (*) de massacrante mémoire, que je supposois être de bonne-foi dans

(*) Il est si commode d'accuser les morts, que si en général la délation est odieuse, celle qui s'exerce contr'eux a toujours quelque chose de vil : mais je ne crains pas qu'on m'impute la lâcheté d'avoir attendu le trépas de ce Loustalot pour faire le procès à ses mânes : car dans une lettre que j'eus occasion de lui adresser peu de tems après cette aventure, lettre qui a été rendue publique par la voie de l'impression, et recueillie dans plusieurs journaux, je lui disois très-crûment, entr'autres choses qui n'étoient pas équivoques : . . . .

ses diatribes sanguinaires, et qu'en conséquence je présentai à M. le garde-des-sceaux comme un sujet de quelque mérite, qui n'avoit besoin que d'être catéchisé pour devenir orthodoxe, me dit naïvement, en sortant de la chancellerie :

» M. Suleau, il n'y a pas de l'eau à boire avec tous ces » gens-là : au fait, si la cour ne vous a pas assuré mille » louis de pension, vous faites un métier de dupe ; alors » c'est à moi à qui vous voulez du bien, d'être votre » patron. Venez aux Jacobins, et je vous réponds que

---

. . . . « Ce n'est pas que si quelque jour je devenois affamé d'argent et de célébrité, je pusse jamais être tenté de me procurer ces choses là au même prix et par les mêmes moyens ; mais je sens bien que votre manière de dire est bien plus une affaire de spéculation qu'une conviction de principes, c'est pourquoi l'antipathie que l'on me connoît pour les opinions que vous affichez, n'empêche pas que je ne puisse faire profession d'être avec une considération tout-à-fait DISTINGUÉE et une sorte d'ADMIRATION, votre, etc. »

Dans cette lettre, dont le but étoit de l'amener à un combat corps-à-corps avec moi sur les principes du droit public, j'offrois de prouver, jusqu'à la démonstration, l'illégalité des opérations de l'assemblée nationale ; il se garda bien de ramasser le gant que je lui avois jetté. Quelques jours après, je cédai à la fantaisie d'aller le voir pour le persiffler sur sa poltronnerie. Ce fut alors qu'après s'être retranché dans la défense expresse qui lui avoit été faite de se mesurer avec moi, il me confessa ingénument que j'aurois trop d'avantage dans cette lutte, parce que j'étois dans les vrais principes ; mais que ce n'étoit pas sa faute si ces principes-là avoient vieilli et n'etoient pas eeux de la révolution.

Je ne connois pas de replique à de pareils argumens : je lui sus gré de sa franchise ; aussi continuai-je de le voir, et je ne l'ai perdu de vue que peu de tems avant sa mort, qui, dois-je l'avouer ? me fit une sorte de peine.

. . . .

» vous serez accueilli avec bien de la joie par notre direc-
» toire. »

C'étoit après deux heures de conférence avec M. l'archevêque de Bordeaux, que mon Loustalot se félicitoit de s'être attaché à la fortune des démagogues. Mon observation ne tend pas à contester les bonnes intentions ni l'habileté du ministre : je fais au contraire profession d'admirer la droiture, les talens et la fermeté de ce respectable prélat, qui auroit sauvé le vaisseau de l'état s'il en eût été le seul pilote. Les royalistes ont calomnié ses principes et méconnu ses sentimens : j'en sais bien la raison, et j'excuse leur erreur. Moi-même je lui ai plus d'une fois reproché d'avoit fait UNE FAUSSE ROUTE avant d'être appellé au gouvernail : mais depuis, il a manœuvré avec tant d'art et de vigueur, qu'on ne sait ce qu'il en seroit arrivé, et qu'il est permis de croire qu'il auroit résisté à la tempête, s'il eût été secondé par ses collégues. Mais l'ineptie, la lâcheté et la trahison, qui avoient gagné la plupart des membres du conseil, rendoient toute espece de bien à peu-près impraticable ; sans compter qu'il étoit bien difficile de triompher de certains obstacles, étant entravé à chaque pas par la foiblesse et l'irrésolution du maître.

M. l'archevêque de Bordeaux étoit LE DERNIER DES ROMAINS, (a dit M. de Rivarol, le Tacite de la révolution.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se dévouoit à ses fonctions d'administrateur avec tant de zele et d'intrépidité, que les ligueurs en ont pâli.

C'est en remplissant fidelement tous ses devoirs, qu'il imprimoit sur leur front le respect de la terreur. A lui seul, il les faisoit trembler jusques dans leur antre ; et il auroit fini par les déconcerter et déjouer toutes leurs manœuvres, lorsque le roi trompé par des suggestions intéressées, des

insinuations perfides, et subjugué par les conseils de la peur, a consommé sa propre ruine, en consentant à se priver d'un serviteur éprouvé, dont tout le crime étoit de mériter son attachement et sa confiance.

C'est un axiome proverbial, que LA RECONNOISSANCE N'EST PAS LA VERTU DES SOUVERAINS; mais si M. l'archevêque de Bordeaux n'a pas emporté dans sa retraite l'estime, les regrets, (disons le mot) les excuses du roi et de la reine, par cela seul ils ont mérité leurs revers, et absous tous leurs ingrats: de même qu'ils seroient indignes des bienfaits de la fortune s'ils ne s'empressoient de s'entourer de ses vertus et de ses lumieres, aussi-tôt qu'ils pourront manifester impunément une volonté. . . . .

. . . .

. . . . Mais ne seroit-ce pas, en quelque sorte, insulter au malheur, que de parler de grandeurs et de trône à des captifs enchaînés, qui ont à peine l'espérance de voir briser leurs fers, et, ce qu'il y a de plus affreux, sont réduits à en dissimuler le desir.

Ah! qu'ils se gardent bien de s'agiter maintenant sous le poids de leurs chaînes; le glaive de Damoclès est suspendu sur leur tête. Quand on a pu secouer le joug, et qu'on n'en a pas eu le courage, c'est encore une vertu que de le porter avec grace et docilité! Quand je pense que c'est à cette résignation qu'ils devront leur salut, je ne sais plus que les plaindre, et respecter leurs infortunes. Le joug de la nécessité accable sans avilir; mais, hélas! pourquoi n'a-t-on pas voulu . . . .

. . . .

(2) Le courage, qui faisoit la vie de nos anciens preux, n'est pourtant pas éteint; mais il semble qu'il se soit réfugié chez les femmes. Cette remarque n'est peut-être pas

aussi frivole qu'on pourroit le penser. Pour moi, dont toutes les prophéties ne se sont accomplies que trop ponctuellement, je prédis encore que, s'il est écrit au livre des destinées, que la force seule puisse rétablir en France ce que la force a détruit, la contre-revolution se fera par les femmes. Ces vaillantes Amazones auront une PENTHÉSILÉE bien digne de les commander : c'est encore un avantage qu'elles ont sur leurs maris, qui se plaignent, avec raison, de n'avoir point de chef. Mon observation ne paroit que badine, il y a pourtant un fonds de vérité. Depuis un tems les élans de bravoure et de magnanimité semblent être devenus l'appanage des femmes.

Ensuite viennent les gens d'église. Aussi, quand une fois la loi aura consacré le mariage des prêtres et le divorce, il ne tiendra qu'à nous de ravoir aussi-tôt une génération de vrais paladins, et de faire revivre les beaux tems de notre chevalerie ; ce sera d'accoupler toutes les femmes qui étoient ci-devant DE CONDITION, avec tous les ecclésiastiques qui ont l'honneur d'être aujourd'hui SANS CONDITION : et, comme l'assemblée nationale a décrété, et le roi (très-maritalement) sanctionné, qu'il n'y a plus en France que des citoyennes, on se doute bien qui je destine au général Mauri.

NE PLEUREZ PAS, MADAME LA MARQUISE, IL Y EN AURA POUR TOUT LE MONDE.

PROSPECTUS

D'ABONNEMENT

Pour la feuille tardive de M. SULEAU.

Premier Mars 1791.

ET moi aussi; me voilà donc folliculaire! c'est-à-dire, qu'en dépit de la fierté de mon caractere, je vais, tout comme un autre, faire métier et marchandise de mes idées. Cette fantaisie a quelque chose de désobligeant pour mon orgueil; car je me sens mal excusé, en disant, qu'il y entre un peu de condescendance pour le vœu d'un certain public. Quand pendant dix-huit mois on s'est fait un devoir de repousser ces sortes de sollicitations, on semble avoir perdu le droit de succomber.

Une considération qui console jusqu'à un certain point ma petite vanité, c'est qu'assurément on ne me soupçonnera pas d'être séduit par l'appât d'une spéculation lucrative; car j'ai bien

acquis le droit d'être cru lorsque j'affirme que, si j'étois aussi indépendant par ma fortune que par mes principes, je continuerois de publier, à mes frais, mes opinions et ma doctrine. Quel est donc ce charme si puissant, qui, malgré les répugnances de mon désintéressement, et les scrupules de ma délicatesse, me fait consentir à recevoir des gages du public, pour donner pâture à sa curiosité, et amuser sa malignité. Ma foi ! je ne saurois me le dire à moi-même ; mais, j'apperçois très-distinctemenr que ce qui n'a pas peu contribué à me déterminer, c'est qu'ayant une fois un ouvrage avoué, où l'on saura que j'épanche ma bile, on ne s'obstinera plus à m'attribuer une multitude d'écrits auxquels je suis souvent étranger. Quelquefois ce sont de très-spiriruelles méchancetés que je n'ai pas l'honneur d'avoir imaginées ; et l'on ne sauroit croire combien cette erreur est pénible à ma modestie : plus souvent, ce sont des trivialités et des platitudes qui me ravalent au-dessous de ma véritable mesure, et je ne veux pas taire que ces sortes de suppositions affligent mon amour-propre. Ce n'est pas que j'aye la prétention de valoir, en général, mieux qu'un autre ; mais du moins je suis autre, et c'est une de mes jouissances de ne ressembler qu'à moi. Comme l'originalité, quand elle est soutenue d'un grand fonds

de hardiesse, a toujours une sorte d'attraît qui tient lieu d'esprit et de mérite, je suis bien assuré de ne pas chommer de souscripteurs : cependant, qu'on ne s'attende pas trop à trouver en moi le Marat de l'aristocratie; car je ne suis pas tellement possédé du démon de la causticité, que je ne trouve par fois quelque douceur à tourner un compliment : et j'ose même déclarer que si, par hasard, les hermaphrodites de-89 mettent à profit une seule occasion de faire quelque chose d'utile, ou si jamais la faction des Jacobins néglige une occasion de commettre quelque bonne scélératesse, on me verra le plus empressé à raconter à toute l'Europe cette édifiante singularité.

Le prix de l'abonnement est de 24 livres, soit à Paris, soit en province, soit en pays étrangers, soit même dans nos colonies, où les envois se feront avec la plus grande exactitude.

L'abonnement ne pourra être composé de moins que quarante-huit feuilles, et probablement les excédera de beaucoup.

Le premier n°. paroîtra le premier du mois prochain.

J'ai certainement le droit d'implorer un délai de six mois pour remplir un si terrible engagement ; mais ceux qui connoissent mon infatigable activité, et qui ont la sagacité de calculer

cette succession rapide d'ouragans amoncelés dans les flancs de notre horison politique, pourront prévoir que je serai délivré avant terme.

MM. les comtes de Mirabeau et la Marck se sont coalisés avec une auguste complice pour empêcher que ni les hussards Prussiens, ni les Pandours Autrichiens, ne viennent interrompre de si-tôt la série paisible de mes travaux. Je suppute qu'ils me donneront le tems de remplir mes obligations envers mes souscripteurs. Au surplus, quelque soit le résultat de cette étrange association, je saurois bien trouver une île de Delos pour y faire mes couches à l'abri du tapage de la contre-révolution allemande, qui, (je le répete) n'est ni prochaine, ni assurée.

Ma correspondance assidue avec mon co-aristocrate Bender me mettra à portée d'en suivre la marche et d'en prédire l'explosion : ce qui me donne un grand avantage sur MM. mes confreres les Journalistes. Car, au défaut de tout autre mérite, je suis assuré de me donner un air de sorcellerie par l'infaillibilité de mes pronostics.

On souscrit à Paris, rue Caumartin, n°. 17 *bis*.

C'est-là qu'il faut adresser toutes les observations qu'on desireroit me faire parvenir. On affranchira le port des lettres et de l'argent.

Pour ne pas déroger à la loi que je me suis prescrite relativement à l'impression de mes écrits, je n'ai consenti à la publication de la lettre ci-jointe, qu'autant que le produit de la vente qui en seroit faite auroit une destination charitable et évidemment utile. C'est pourquoi chaque personne à qui il aura été adressé un exemplaire de cette brochure, distribuée au nombre de quinze mille, doit 1 liv. 4 s. à notre caisse de charités.

Ceux qui auront la fantaisie de souscrire pour mon Journal, ajouteront cette petite somme au prix de l'abonnement, s'ils le jugent à propos.

On espere que le desir de coopérer à une bonne œuvre rendra tout le monde attentif à épier, et ingénieux à faire naître, l'occasion de s'acquitter envers les infortunés auxquels ce secours est destiné.

Aussi-tôt que j'aurai recueilli le produit de cette généreuse cotisation, il en sera fait un emploi public (et très-remarquable) qui satisfera toutes les classes de contribuables.

SULEAU.